

J'ai encore l'exemplaire.

Une jeune fille avec un pull fuchsia qui souligne les seins
Une écharpe bleue clair
Un pantalon bleu
Des bottes
Une coiffure sage
Un visage maquillé
Dessin de couverture de la collection Folio édition de 1964 (Jean-Paul Théodule).
Élégante et excentrique.
Pas sans ressemblance, je le découvrirai.

Je l'achète à cause de la quatrième de couverture :
Mon cas n'est pas unique : j'ai peur de mourir et je suis navrée d'être au monde

Et le commentaire de Simone de Beauvoir qui a signé la préface :
"Une femme descend au plus secret de soi et elle se raconte avec une sincérité intrépide,
comme s'il n'y avait personne pour l'écouter"
J'ai quinze ou seize ans
Simone de Beauvoir m'en impose

Je suis à la nouvelle plus grande librairie de Marseille la FNAC
J'erre j'hume j'ouvre les livres sur les tables
Je passe deux trois heures chaque samedi

Lecteur, mon lecteur, j'écrivais dehors sur la même pierre il y a un an

C'est moi. J'écris sur les pages des livres sur les feuilles les cahiers les notes du boucher
sur mes mains parfois
pour aller vite
pour ne rien perdre
pour me souvenir
pour soulager
pour redresser
pour hurler
pour rêver

*Je redevais une élève, elle une surveillante.
J'arrivais, a dit Hermine. Qu'est-ce que vous écoutez ?
J'é...coute et je n'écoute pas. C'est plus fort que moi. Je vous revois, vous... êtes près de moi
de...vant moi, cependant, c'est... vous jouant, c'est vous me jouant du piano que je vois*

Une élève et sa surveillante
Moi j'aime ma prof d'histoire en secret
Je voudrais jouer du piano je n'en joue pas

Tout ça est dans mes livres aujourd'hui.
J'ouvre les pages au hasard comme j'ai dû le faire il y a trente-sept ans.

Je fais une analyse rétrospective du choc que j'ai eu à lire Violette Leduc quand j'étais encore une adolescente.

Violette c'était moi. Enfin ses livres étaient pour moi.

La littérature *pour* moi ? À l'époque je n'y songeais pas.

J'écrivais, je pense, pour survivre.

Écrivain : je n'avais ni la prétention ni l'assurance.

Mais l'orgueil et la timidité, oui.

Avec Violette Leduc je partageais le sens du tragique, les larmes et les rires, la folie d'aimer, la solitude, le masochisme, la peur, le goût du défi.

Mais plus encore le goût immodéré de la langue.

Le vertige.

Le monde se retournait quand je lisais. Un renversement. Je vivais les mots des autres, les passions des autres.

Leduc c'était la grande roue, le saut dans le vide.

Il y en avait d'autres, il y avait Duras mais Duras tout le monde en parlait.

Il y avait un livre de Bernard Noël, un autre de Mara qu'il avait publié chez Flammarion.

Mes lectures secrètes, déjà off limits.

Leduc en faisait partie.

Je ne partageais Leduc avec personne.

J'étais seule à la lire, seule à l'aimer.

Beauvoir m'agaçait avec son chic.

Leduc était une artiste, une grande. Beauvoir une intellectuelle. C'était clair pour moi.

De l'artiste on ne parlait pas, de l'intellectuelle oui.

À seize ans, je n'imaginai pas la cruauté du milieu littéraire.

Mes larmes tombaient comme des chevelures. Je me le récitais, je faisais de la magie avec une image.

Je ne savais pas encore que les mots étaient des images.

Que les images me grandiraient.

Mais je voyais que Violette Leduc écrivait comme une peintre, des toiles plus grandes qu'elle, avec des couleurs criantes, féroces et jubilantes.

Tant d'adjectifs dans ses phrases me fascinaient et me repoussaient.

L'excès secoue ce qui est convenu, le cliché trimballé par l'adjectif est outrepassé. Et la synonymie explosée.

Tant de mots à la suite pour dire une chose ? La sensation n'est pas unique, elle est généreuse, prolifique. Pro(li)fération de la parole pour la complexité du ressenti.

Le vécu ? Quel vécu ?

Au moins on ne nous rabâchait pas les oreilles avec l'autofiction à l'époque.

Ce qu'elle avait vécu, je n'en savais rien. Rien à fiche. Moi je vivais *avec* ce qu'elle écrivait.

Avec faim soif et délices. Et rage.

Je lus tout ce que je trouvais.

Dans le désordre.

Je ne trouvai pas *Thérèse et Isabelle*.

Où je ne sus pas le trouver ?

De Leduc j'allai à Genet.

J'aimais un garçon du lycée qui préférait les garçons.

Je rêvais de Paris.
J'ose je n'ose pas ?
Vivre, trop difficile.
Ah Violette !
Je dévorais les livres et je multipliais les poèmes, je noircissais le journal.

Que d'années.
Que d'années avant d'y aller.
À fond, comme elle disait.
Sans chichis.

Il y a six ans, sollicitée par La Maison des Écrivains et l'INA pour participer à la première session de Entendez-voir (parler d'un écrivain à travers les archives télévisées), j'hésitai longuement entre Violette et Patricia. Leduc et Highsmith.
Highsmith découverte plus tard dans ma vie, dix-sept ans après Leduc.
Je relus *L'Affamée*, *Ravages*, *La folie en tête*.
Je visionnai plusieurs fois le merveilleux documentaire de Pierre-André Boutang.
Leduc y est irrésistible. Attachante, drôle, tyrannique, pathétique.
Je choisis Highsmith, aussi mutique que Leduc est causante.
Je choisis la mise à distance de soi. Je choisis de ne pas remâcher le malheur.
Mes livres fétiches de Highsmith s'appellent cependant *Carol* (publié sous pseudo) et *Le Journal d'Édith*.
Je ne trahissais pas Violette.

Elle se tient au bord de la fenêtre quand j'écris, singulière, radicale, appelant un chat un chat. J'ai une collection de fenêtres où se penchent mes "sœurs de papiers", comme dit W.G Sebald :
Leduc, Woolf, Highsmith, Blixen, Cixous, Dillard, Oates, Bishop, Wolf, Jelinek, Tsvetaeva, Bachmann, Duras et quelques autres.

Sa voix : un morceau de violoncelle joué sur un tapis d'héliotropes

Claudine Galea
15 3 14